Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ ḥasba l-riwāya al-šāmiyya, vol. 1 et 2. Édité et annoté par Georges Bohas et Katia Zakharia.

IFEAD, Damas, 2000 et 2001. 15 × 21 cm, 334 et 340 p.

Ces deux premiers volumes d'une collection qui, on l'espère, en comptera beaucoup sont importants à deux titres. D'une part, parce qu'ils mettent à la disposition des lecteurs, pour la première fois, une version authentique de la *Sīrat al-Ẓāhir* dans l'original : l'édition imprimée, on ne le redira jamais assez, n'est en fait qu'une assez médiocre adaptation de la recension manuscrite égyptienne, retraduite en arabe (plus ou moins) standard et agrémentée d'excursus d'un goût souvent douteux (1). D'autre part, parce que cette version se fonde sur une recension dont on connaissait l'existence de longue date, mais dont on savait en général assez peu de choses : si l'on pouvait se faire une idée, au moins approximative et partielle, de la recension égyptienne à travers l'édition déjà mentionnée, et de la recension alépine à travers les dix premiers volumes traduits par G. Bohas et moi-même, la recension damascaine, très peu représentée dans les fonds de manuscrits accessibles, n'était connue que de quelques spécialistes.

L'édition est basée sur un seul manuscrit, redécouvert à Damas voici quelques années grâce au zèle infatigable de cet autre éminent baybarṣien qu'est Thomas Herzog. Il ne s'agit donc pas d'une édition critique au sens strict ; mais l'expérience a montré que, dans ce type de littérature où tout copiste est aussi peu ou prou un remanieur, les règles de la philologie classique s'avèrent inapplicables, surtout pour un texte de cette ampleur : la simple comparaison des manuscrits prendrait nécessairement des années, quant à l'établissement de l'apparat critique, compte tenu du nombre et de l'importance des variantes à tous les niveaux (depuis les deux points présents ou absents sur un *tā' marbūṭa* jusqu'à l'inclusion ou la suppression d'épisodes entiers), elle aboutirait immanquablement, à supposer que l'éditeur y survive, à une gigantesque compilation d'information à peu près inutilisable.

Fort sagement, donc, les éditeurs s'en sont tenus à une mise en forme du texte du manuscrit, à la correction (signalée en note) de certaines erreurs manifestes du copiste, et à l'établissement d'une annotation abondante visant principalement à éclairer certains termes ou expressions difficilement interprétables pour le lecteur moderne : conventions phono-graphématiques non-standard, dialectalismes fortement vernaculaires ou tombés de l'usage, emprunts au turc, au persan ou à la *lingua franca*. Il s'agit là, je tiens à le souligner (et je parle d'expérience !), d'une tâche déjà considérable, qui posait des problèmes techniques et pratiques particulièrement difficiles à résoudre d'emblée d'une manière absolument cohérente, surtout compte tenu des dimensions du texte. Aussi ne faut-il pas s'étonner, et encore moins s'offusquer, de rencontrer çà et là quelques imperfections, ou quelques choix qui peuvent sembler discutables : la ponctuation pourra sembler parfois un peu envahissante, notamment en ce qui concerne les virgules (mais Dieu sait s'il est difficile d'introduire une ponctuation cohérente dans un texte qui n'est pas fait pour cela !), certaines notes explicatives ne sont pas toujours à leur place (elles apparaissent parfois à la deuxième ou troisième occurrence du terme expliqué ; il y a aussi quelques doublons), d'autres n'apparaissent pas toujours indispensables (était-il nécessaire de référencer toutes les citations et expressions coraniques, y compris celles qui sont totalement passées dans l'usage courant, comme *al-ḥamdu li-llāh* ou *lā ḥawla wa-lā quwwata illā bi-llāh* ?).

Au demeurant, ces imperfections mineures, et qui n'entachent nullement la lisibilité du texte, ne doivent pas faire oublier les cas, infiniment plus nombreux, où les interventions des éditeurs viennent réellement en aide au lecteur, surtout si celui-ci n'est pas familiarisé avec les codes graphiques et linguistiques du moyen-arabe ; d'autant que le texte semble présenter, sur ce plan, des écarts nettement plus marqués à l'égard de l'arabe standard, ainsi qu'un plus haut degré de variation interne, que les manuscrits égyptiens ou alépins.

Le contenu, enfin, présente le plus haut intérêt, autant pour le lecteur simplement désireux de se distraire que pour le spécialiste des traditions narratives. Le récit, qui couvre les années de formation du protagoniste, jusqu'à la mort de son maître et protecteur al-Ṣāliḥ, est toujours bien mené, sur un rythme soutenu et avec un grand sens de l'efficacité et un humour vigoureux qui apparaît bien comme la caractéristique de ce roman dans ses différentes recensions.

Jean-Patrick Guillaume
Université Paris-3

(1) Si je peux me fonder sur une comparaison partielle effectuée jadis entre l'édition égyptienne et les deux manuscrits, également égyptiens, conservés à la BN, j'ajouterais que la version imprimée a au moins le mérite de ne pas trop dénaturer le récit, se bornant à y introduire quelques enjolivures censément cosmétiques ; à cet égard, la *Sīrat Sayf ibn Ḏī Yazan* s'est trouvée bien plus mal lotie.

BCAI 18 (2002) Georges Bohas et Katia Zakharia (éds.): Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ ḥasba l-riwāya al-šāmiyya. Vol. 1 et 2., recensé par Jean-Patrick Guillaume
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net